

Note d'intention

La série que je propose explore la contradiction intime et politique qui traverse une génération de jeunes femmes féministes. Ces femmes, ayant grandi avec la conviction qu'elles sont en droit les égales des hommes, se revendiquent de gauche et engagées. Pourtant, dans leur vie intime, elles font face à un décalage entre leurs aspirations et la réalité : leurs compagnons, bien que s'affirmant également féministes, reproduisent des schémas patriarcaux insidieux.

Le projet met en lumière ces moments subtils où le poids de la charge mentale, émotionnelle et matérielle du couple repose encore sur elles. Ce sont elles qui anticipent, organisent, réparent, concilient. Elles écoutent des podcasts féministes chaque semaine, mais c'est quand même elles qui pensent à racheter du produit vaisselle et qui planifient les vacances. Elles commencent par refuser ces dynamiques, puis finissent, insidieusement, par les accepter. C'est cette glissade que la série cherche à raconter, entre les complicités qui allègent et les silences qui emplissent les vases jusqu'à les faire déborder.

Deux fils s'entrelacent : Lina et ses amours, sa façon de ne pas se taire et de toujours chercher à agir. Elle est la note de comédie, l'espace du décalage et du rebond. Lola et son amour, ses doutes inavoués, sa capacité aux compromis et aux déceptions feutrées.

L'intérêt du format sériel

Le format de série me paraît très adapté au sujet. En proposant cinq épisodes de deux minutes, nous nous inscrivons dans une temporalité à la fois fragmentée et continue, à l'image des dynamiques de couple que nous décrivons. Chaque épisode capte un moment, une conversation, une réaction en apparence anodine, qui, prise isolément, pourrait sembler insignifiante. Mais en les enchaînant, on perçoit progressivement le poids cumulatif de ces petits renoncements, de ces ajustements invisibles. Le format court impose une écriture précise, une mise en scène efficace qui condense ces tensions sans les surligner.

Le huis clos renforce l'idée d'une sphère intime où se jouent ces renégociations silencieuses du quotidien. C'est dans cet espace restreint que se rejouent les rapports de force invisibles, à travers des gestes et des mots en apparence anodins.

Ce monde se capte par le cadre. Les hommes sont souvent montrés à la fin d'un travelling, comme si l'on venait à eux, comme si la caméra — et avec elle, les femmes — faisaient l'effort du mouvement. Les femmes, elles, sont fixées en plan stable, ancrées, elles existent en elles-mêmes. L'esthétique s'inspire des films de Rohmer.

Avec cette série, il ne s'agit pas d'offrir un manifeste ou un réquisitoire, mais plutôt de poser un miroir face à des expériences communes, de donner à voir ce qui, souvent, ne se dit pas. Car c'est aussi dans la fiction que l'on peut prendre conscience de ce qui nous échappe dans le réel.

Le titre est un clin d'oeil à l'expression « fémi-nazie », qui est à l'origine une insulte à l'encontre des féministes, mais qui est souvent réappropriée avec humour dans les milieux de gauche pour se décrirer. Or, à bien observer ces derniers, on les trouve parfois plus « soc-dem » que radicaux.